

PROLOGUE

La demi-lune qui a éclairé notre chemin plonge derrière l'horizon, et, quelques minutes plus tard, l'aube pointe. De fines bandes de lumière illuminent progressivement les ténèbres pour dévoiler un paysage d'une beauté et d'un calme stupéfiants. Nous montons toujours la garde en silence, chaque homme guettant un bruit ou un mouvement qui signalerait l'approche des *adoos*.

Notre patience est bientôt récompensée. Quatre silhouettes à la file indienne apparaissent soudain, qui remontent une longue pente jusqu'à la cabane. Vu leur vitesse de progression, j'estime qu'il leur faudra peut-être 30 minutes pour y parvenir.

Le commandant de la patrouille nous fait signe, à Jimmy et à moi, de nous avancer jusqu'au mur en pierres sèches d'un ancien enclos à chèvres. Je suis armé d'un fusil-mitrailleur 7,62 mm, qui mesure environ 80 centimètres et pèse un peu plus de 10 kilos, avec une cadence de tir de 1000 coups par minute. C'est une arme brutale, d'une portée de plus de 1,5 kilomètre dans de bonnes conditions.

J'ouvre le trépied sous le canon, le pose au sommet du mur et commence à regarder dans le viseur tout en gardant la tête baissée au maximum, même si les *adoos* ne peuvent pas me voir depuis cette position. Puis j'entends un murmure sur ma droite.

— Ils sont à l'arrière de la cabane. Attends.

L'adrénaline embrase tout mon corps.

À cet instant, un homme en chemise verte sort par une porte latérale. Il a la peau très foncée et porte un fusil.

— C'est un *adoo* ?

Je ne veux pas que mon premier cadavre soit celui d'un civil. Mais l'homme rentre dans la cabane avant que Jimmy m'ait répondu, et un autre Arabe à la peau encore plus foncée émerge.

— Non, c'est un *djebali*, murmure Jimmy.

— Non. Pas lui, l'autre.

— Quel autre ? s'étonne Jimmy.

Notre échange tourne au quiproquo...

Presque immédiatement, un autre homme surgit de l'arrière de l'abri. Il a la peau plus claire que les deux autres, et il tient ce qui ressemble à un fusil automatique AK 47, la célèbre arme inventée par les Russes, capable de vider un magasin de 30 cartouches en moins de 3 secondes. Il fait le tour de la cabane et arrive face à nous. Soudain, il nous repère. Il est peut-être à 10 mètres, je le distingue parfaitement.

Je le vois plisser les yeux quand il comprend son malheur. Il tente de s'accroupir tout en ramenant son fusil devant lui et en agrippant le canon de la main gauche. Mais je ne lui laisse pas le temps de se mettre en position de tir. J'appuie sur la détente.

L'*adoo* n'a pas la moindre chance d'en réchapper. Ma première rafale de 2 secondes – plus de 30 balles – le frappe de plein fouet. Je vois des fragments de chair voler derrière lui quand les balles ressortent de son dos. Les impacts finissent par le plaquer contre le mur de la cabane. En tirant à nouveau, je dois toucher le magasin de son fusil, car il explose subitement. La partie supérieure de son corps est réduite en charpie.

À peine remis de cette vision effroyable, j'entends Jimmy me dire :

— Il y en a deux autres à l'arrière.

Comme je ne les vois pas d'où je suis, je cale la mitrailleuse au creux de mon épaule à la manière d'un fusil et me déplace le long du mur jusqu'à voir les *adoos*, tout cela sans cesser de tirer de courtes salves dans leur direction. Au-dessus de ma tête, légèrement sur la gauche, j'entends le sifflement des balles tirées par nos hommes qui se déploient dans mon dos.

J'appuie à nouveau sur la détente et vide la cartoucière d'une longue rafale en direction des deux hommes. Vu le

nombre de coups de feu autour de moi, je ne sais pas trop qui abat le deuxième, mais je le vois soudain voltiger et lâcher son arme. De grandes gerbes de sang jaillissent de son torse criblé tandis qu'il s'écroule.

En moins de cinq minutes, tout est fini. Le silence retombe sur la colline. Nous avançons prudemment ; trois membres de l'unité de montagne entrent dans la cabane pour vérifier qu'il n'y a plus d'ennemis.

L'un des hommes ayant fui par l'arrière de la cabane est mort, mais je ne peux pas savoir si c'est moi qui l'ai eu. Il a reçu au moins une douzaine de balles. Son compagnon semble avoir réussi à s'enfuir, même s'il est possible qu'il soit blessé. Un quatrième homme gît de l'autre côté de la maisonnette, tué par d'autres membres de la patrouille. Je ne découvre sa présence qu'en tombant sur son cadavre.

Je me sens étrangement exalté, le même enivrement qu'après quelques verres d'alcool avant d'être vraiment saoul. C'est l'adrénaline dans mes veines qui provoque cette réaction. Je viens d'entrer en contact avec un ennemi pour la première fois. C'est ma première fusillade. Et mon premier mort.

C'est un drôle de sentiment.

Plus tard, alors que nous retournons à White City, je fais le point :

— C'est tout bon. J'ai vécu ma première intervention et tout s'est bien passé.

Je n'ai aucun regret. Un peu de tristesse pour l'homme que j'ai tué, qui avait peut-être une femme et une famille comme nous. Mais, en définitive, il s'est condamné tout seul en devenant terroriste.

Jimmy est ravi par la manière dont je me suis comporté, mais il me met en garde contre toute euphorie. Tout en me félicitant, il me dit :

— C'est facile de tirer dans le tas. Mais quand il faut essayer les balles de l'ennemi, c'est une autre histoire. Ne va pas te prendre pour un vétéran. Tu restes un bleu.

À vrai dire, je suis d'accord. Et je ne me prends absolument pas pour un héros. Mais je suis sincèrement fier d'avoir fait mon boulot et d'avoir abattu un ennemi qui, si je lui en avais laissé le temps, n'aurait pas hésité à me tuer.

Cela fait trois mois, depuis janvier 1973, que je fais partie de l'escadron D des SAS. Mon escadron est en mission au sultanat d'Oman. Stratégiquement situé à la pointe sud du golfe Persique, ce petit pays indépendant contrôle le passage des plus gros pétroliers sur une route maritime parmi les plus importantes du globe. En de mauvaises mains, Oman pourrait représenter une grave menace pour l'Occident, et c'est là que nous intervenons. Les SAS appuient discrètement le sultan afin d'empêcher un mouvement terroriste soutenu par les communistes, connu localement sous le nom d'*adoo* (en arabe : « ennemi »), de s'emparer du pouvoir et de transformer le pays en un État marxiste, ce qui aurait des conséquences catastrophiques pour l'approvisionnement en pétrole de l'Occident.

Par-delà leur idéologie, les *adoos* sont des brutes farouches, des tueurs au sang froid, et mes camarades du SAS et moi-même, nous nous faisons continuellement arroser par leurs fusils et leurs mitrailleuses, nous sommes attaqués à la grenade et au mortier, quand ce ne sont pas des roquettes soviétiques qui nous pleuvent sur la tête. Mais j'adore être là. À 22 ans, j'ai une place que je n'échangerais avec personne et pour rien au monde. Je suis un professionnel entraîné portant l'uniforme du régiment le plus craint et le plus admiré au monde. Je me sens utile. Je suis un homme heureux.

Oui, je suis bien loin du petit morveux qui a grandi dans la misère abjecte des quartiers pauvres du nord du Lancashire, avec une chance assez élevée de finir en prison.

En juin 1991, 18 ans après mon baptême de sang à Oman et 4 mois après mon retour de la guerre du Golfe, je me retrouve avec mon adjudant à bord d'un Vickers VC10 de la RAF, à

destination des États-Unis, où nous avons rendez-vous avec les rangers de l'armée américaine. Au bout de quelques heures, mon compagnon regarde sa montre pour vérifier qu'il est minuit passé en Grande-Bretagne et pose sa mallette sur ses genoux. Après avoir fouillé à l'intérieur, il me regarde, se met à glousser et en sort une enveloppe qu'il me tend en disant :

— On m'a demandé de vous donner cela.

L'enveloppe est à mon nom, mais, quand je l'ouvre et lis la lettre, je n'arrive pas à croire ce qui y est écrit ; à vrai dire, je dois la lire une deuxième fois pour me convaincre que je ne rêve pas. Signée par le commandant du 22^e régiment Special Air Service, elle explique qu'on me décerne la Médaille de conduite distinguée pour mes services pendant la guerre du Golfe.

Pour moi, il y a quelque chose d'irréel dans le fait de trinquer avec nos verres de gin-tonic à 30 000 pieds au-dessus de l'Atlantique Nord. L'adjudant dit simplement « Bien joué, à la vôtre ! » avant de m'expliquer qu'il ne pouvait pas me donner la lettre plus tôt parce que la liste des soldats distingués était sous embargo jusqu'à minuit en Grande-Bretagne.

Et c'est ainsi que, par une belle journée de fin d'été, je me rends au palais de Buckingham avec d'autres membres du régiment qui doivent eux aussi êtres décorés pour leurs faits d'armes lors de la campagne du Golfe. Les journaux n'évoquent pas la cérémonie la veille, qui est tenue secrète afin de ne pas compromettre l'identité des soldats servant le SAS, mais ils ne parlent qu'après coup, avec le mélange coutumier de faits plus ou moins exacts et de n'importe quoi.

Voilà ce qui s'est réellement passé...

Le jour de la cérémonie, je me rends au quartier général du duc d'York sur King's Road, à Chelsea, où se trouve la direction des forces spéciales britanniques, et j'y enfile mon plus bel uniforme. Puis, avec les autres gars du régiment qui vont être distingués, nous montons dans une voiture qui nous attend à l'écart pour que personne ne puisse nous prendre en photo. Nous faisons le court trajet jusqu'au palais, avec les rideaux baissés toujours dans le même but d'anonymat (nous n'avons

pas intérêt à ce que des photos de nous atterrissent dans les fichiers d'individus ou d'organisations hostiles).

Dans la salle du trône, quand vient mon tour, je m'avance devant la reine. Avec un léger sourire, elle me dit que la guerre du Golfe a sans doute été effrayante. Je lui explique donc comment je me sentais pendant toutes ces semaines de patrouille, si bien qu'elle me regarde bizarrement. « Oh ! » sera son seul commentaire. Et c'est tout – fin de la conversation. Elle m'offre la Médaille de conduite distinguée et s'éloigne. Terminée, l'audience avec la reine Élisabeth II d'Angleterre.

Quand elle m'a dit que la guerre devait être effrayante, je n'aurais pas dû lui répondre comme je l'ai fait :

— En fait, Votre Majesté, j'ai bien aimé.

Trente ans plus tôt, personne n'aurait imaginé que je devienne soldat. À l'époque, j'étais un gamin des rues mal élevé et souvent malhonnête, qui grandissait dans une maison pauvre – et même ruinée, à la fin – des quartiers industriels déprimés du nord-ouest de l'Angleterre.

Presque privé de perspectives, j'ai rejoint l'armée pour un tas de mauvaises raisons : pour m'échapper d'une existence misérable et sans avenir de travailleur manuel, et parce que mes démarches pour émigrer en Australie n'ont pas abouti. Je dois à mes régiments (d'abord le régiment des parachutistes, puis, pendant 25 ans, le régiment du Special Air Service) le fait de ne pas être devenu un ouvrier coincé dans un petit boulot mal payé ou, encore pire, de ne pas avoir fini en taule.

Oui, et je leur dois même beaucoup plus que cela, des choses sur lesquelles je ne pourrais pas mettre de mot et qui ont une valeur inestimable à mes yeux.

Un jour, quelqu'un m'a cité Samuel Johnson : *Tout homme pense du mal de lui-même de n'avoir pas été soldat ou de ne pas avoir pris la mer*. Je ne sais pas si c'est vrai – j'en doute, même, surtout de nos jours où l'expérience générale de la guerre est de plus en plus lointaine –, mais je sais qu'en me battant avec ce qui se fait de mieux dans l'armée, n'importe où dans le monde, j'ai acquis estime de moi-même et confiance en moi.

Ce livre, je le dédie au 22^e régiment Special Air Service, aux hommes qui l'ont fait et qui le font aujourd'hui, avec une affection parfois critique, mais toujours empreinte de reconnaissance.

Peter Ratcliffe
Médaille de conduite distinguée
Août 2000